

JASMINE FOREVER

F. Derossi

JASMINE FOREVER

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5917-5

© F. Derossi, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

**À mes parents, à ma fille, à mon petit-fils et à l'ange
dont j'ai rêvé.**

Je me battrai jusqu'au dernier souffle de mon cœur

La créature de mes rêves se lève et danse avec moi

Les mots d'amour s'envolent au soleil levant

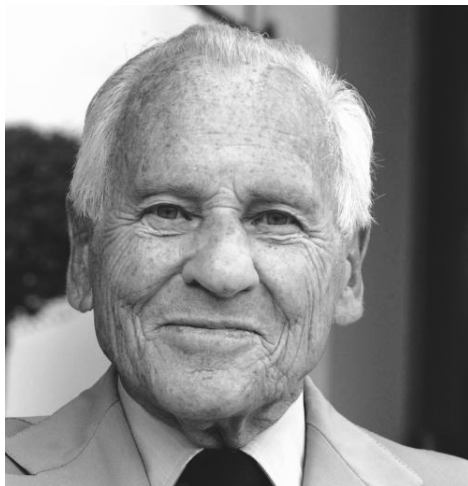
L'ombre du passé devient fleur de jasmin

Jusqu'à la fin de mes jours, et au-delà,

Je vous aimerai de toute mon âme!

Préface

*« La vie est naturellement une vallée de larmes. Elle est aussi
une vallée de roses ».*



Jean d'Ormesson

I - On a marché sur la lune

Le 28 avril 1969, le président de la République Charles de Gaulle, désavoué par les électeurs à l'occasion du référendum portant sur le transfert de certains pouvoirs aux régions et la transformation du Sénat, annonçait dans un communiqué laconique, comme il l'avait promis en cas de victoire du « non », sa décision de cesser ses fonctions.

Le 15 juin, Georges Pompidou lui succédait, dans des circonstances assez particulières, puisqu'aucun candidat de la gauche n'accédait au second tour. Premier ministre de 1962 à 1968, il incarnait la continuité du gaullisme sans le général.

Le 20 juillet, à vingt-et-une heures cinquante-six minutes, devant six cents millions de téléspectateurs, l'astronaute américain Neil Armstrong faisait son premier pas sur la Lune et prononçait cette phrase historique : « *C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité* ».

En France, le 21 juillet à trois heures cinquante-six minutes, sous le feu des projecteurs d'une salle de naissance, Jean-Philippe Lambert découvrait notre planète à grands cris. Ses parents Marie et Pierre qui avaient la tête à l'envers à cette heure matinale, mais les pieds sur terre, découvraient les délices de la parentalité.

Ils avaient décidé dans l'anxiété anténatale, d'un commun accord, de le prénommer Jean-Philippe, sans doute que la nostalgie de leur adolescence et de leur insouciance les avait guidés dans ce choix. En effet, Johnny Hallyday était le pseudonyme de Jean-Philippe Smet et le chanteur symbolisait la « période yéyé » et le temps des copains. Ils avaient tous les deux

danse et flirté sur « Retiens la nuit », « L'idole des jeunes » et « Mes tendres années », et ils gardaient de cette époque les souvenirs attendris de leurs premiers baisers.

Johnny était toujours en haut de l'affiche en 1969 et avait créé, sur la scène du Palais des sports de Paris, cette chanson d'amour intemporelle « Que je t'aime » que Pierre fredonnait souvent à Marie. Mais, les Beatles, les Rolling Stones, Led Zeppelin, Janis Joplin, Jimi Hendrix et bien d'autres avaient déjà supplanté musicalement dans leur cœur l'idole de leurs quinze ans et imposaient inexorablement leur univers musical aux Français.

Marie et Pierre étaient nés, tous les deux, dans cette France d'après-guerre dévastée, divisée et exsangue, après six années d'un conflit mondial qui fut le plus meurtrier de l'Histoire. L'Allemagne avait capitulé et la reddition de l'armée allemande fut signée le 7 mai 1945 à Reims puis le 8 mai à Berlin pour répondre aux exigences de Staline.

On les appela les « baby-boomers » et ils allaient ainsi appartenir à une nouvelle génération sociologique qui saurait se faire entendre, à l'inverse de la génération antérieure qualifiée de silencieuse.

Lors de leur naissance, la France comptait ses morts, mais elle réglait aussi ses comptes et épurait sauvagement. L'atmosphère exhalait l'odeur méphitique des camps d'extermination, symbole infernal de la solution finale chère à Heinrich Himmler, et la délation courait dans les rues en criant vengeance. On rasait les femmes infidèles et les collabos tom-

baient sous les balles. Et puis, pour oublier l'occupation, les bals faisaient danser et s'aimer les couples irréprochables, réconciliables ou improbables dans les guinguettes au bord de l'eau, au son d'un accordéon rance.

Les résistants sortaient de l'ombre, les prisonniers aussi, et nos alliés étaient nos meilleurs amis puisqu'ils nous avaient libérés. Nos politiques reprenaient tous en cœur, comme après le premier conflit mondial, « Plus jamais ça » en oubliant que les consciences ne s'éveillent souvent qu'au pied des sépultures et elles peuplaient nos côtes et nos terres en témoignage de la folie des hommes.

Marie et Pierre s'étaient connus sur les bancs de l'université de Paris-X-Nanterre, dont le général de Gaulle en personne avait décidé l'implantation, et préparaient une Licence de psychologie. Ils éprouvèrent une attirance mutuelle spontanée et devinrent inséparables.

Lors des événements de mai 68, ils avaient battu ensemble le pavé, bâti des barricades dans les rues de Paris et scandé, à l'unisson de la jeunesse étudiante : « *Il est interdit d'interdire* » et « *CRS=SS* ».

Ils avaient participé activement à cette révolte antiautoritaire à la fois culturelle, sociale et politique, dirigée contre le capitalisme, l'impérialisme américain et le pouvoir gaulliste en place. Ils avaient hurlé leur colère, aux côtés des ouvriers, à des élites qui se délitaient, sacrifiées sur l'autel de Matignon.

Pendant cette agitation, les 25 et 26 mai, le Premier ministre Georges Pompidou négocia avec les syndicats les accords de

Grenelle. Ils ne contribuèrent pas immédiatement à résoudre la crise sociale, car ils furent rejetés par la base, malgré des décisions positives comme la réduction du temps de travail hebdomadaire, l'augmentation du SMIG (salaire minimum interprofessionnel garanti) de trente-cinq pour cent et celle des salaires de dix pour cent.

La crise s'étendit au monde politique jusqu'à ce que le président de Gaulle y mette un terme en prenant l'initiative de dissoudre l'Assemblée nationale le 30 mai.

Les grèves cessèrent progressivement courant juin et les hauts lieux de la contestation, tels que la Sorbonne et l'Odéon furent évacués par la police.

On assista à un raz-de-marée gaulliste aux élections anticipées du 30 juin, en raison de la lassitude et du retournement de l'opinion publique, initialement favorable au mouvement.

Les étudiants retrouvèrent leur faculté, les ouvriers leur usine, les trains leur voie et le grand Charles oublia la chienlit. Les syndicats se félicitèrent des avantages acquis grâce à la classe de leur lutte, puisque tout est bon à prendre et difficile à reprendre dans une nation corporatiste comme la nôtre.

Marie et Pierre mirent fin à leur cursus universitaire l'année suivante, car il leur fallait subvenir dorénavant aux besoins de leur famille. Pierre pouvait compter sur ses parents, Alice et Georges, mais Marie avait perdu les siens tragiquement en 1961, lors du crash de la Caravelle Air France à Rabat, au Maroc, et sa proche famille résidait dans les Deux-Sèvres d'où elle était native. Ils pouvaient certes loger dans la maison bour-

geoise que possédaient les parents de Pierre dans la banlieue de l'ouest parisien, mais les petits boulots qui payaient leurs études n'étaient pas à la grandeur de leurs ambitions ni de leurs besoins financiers pour élever, comme ils l'entendaient, le petit Jean-Philippe.

Pierre entreprit une formation de menuisier dans l'atelier de son père et Marie trouva un emploi de vendeuse dans une boulangerie-pâtisserie, ce qui les sortait d'un joli pétrin et leur évitait d'être au pain menu.

Ils étaient protestants, soit des chrétiens qui protestaient, puisqu'ils avaient été baptisés dans un temple protestant. Mais, malgré l'engagement de leurs parents, ils n'avaient pas reçu d'instruction religieuse. Ils croyaient à l'existence de Dieu, d'un être suprême, unique, transcendant, universel, doté d'une perfection absolue et se considéraient comme croyants non pratiquants.

Bien qu'une conviction sociale profonde admette que les parents devaient contribuer à l'appartenance de l'enfant à un groupe religieux, Marie et Pierre estimaient que le droit de leur fils à choisir un jour son culte, l'athéisme ou l'agnosticisme devait être respecté au nom de la liberté de pensée, de conscience et de croyance.

Ils se contentèrent d'inculquer à Jean-Philippe, dès son plus jeune âge, tant bien que mal, le bien et le mal, laissant à sa conscience le soin de juger ce qui le conduirait aux portes du paradis ou aux fenêtres de l'enfer, s'il percevait le sens de ce diptyque allégorique. Ils n'oublièrent pas, tout de même, de lui

enseigner l'éthique de réciprocité « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse* ».

Ils apprirent également à leur progéniture, dès qu'elle sut s'exprimer, les règles élémentaires de la politesse, à dire « bonjour », « bonsoir », « au revoir », « merci », « s'il vous plaît », « pardon » et toutes les formules magiques qui lui permettraient de ne pas figurer dans la catégorie honteuse des enfants mal élevés.

Jean-Philippe décida dès son premier anniversaire de faire ses premiers pas, en apprenant déjà à se relever après chaque chute. À sa hauteur, il découvrit les interdits, toutes ces choses que l'on laissait à sa portée et qui suscitaient sa curiosité, mais que l'on s'empressait de déplacer à son passage avec un « non » réprobateur.

Les premières années de son enfance furent délicieuses et instructives, partagées entre l'amour possessif et intensif de ses parents et la tendresse excessive et transgressive de ses grands-parents paternels.

II - La mort d'un Président

En ce début 1974, Jean-Philippe courait après ses cinq ans. Ses parents travaillaient, son grand-père aussi et sa grand-mère veillait sur lui la journée avec la vigilance protectrice des anges. Alice était une femme de petite taille, fluette, mais dotée d'une énergie débordante. Elle était épouse au foyer, au four et au moulin, surtout au four, car elle excellait dans l'art culinaire. Jean-Philippe bénéficia dès sa plus tendre enfance des faveurs et des saveurs de la gastronomie traditionnelle, à une époque où les surgelés et les plats préparés n'avaient pas encore envahi les assiettes.

Il accompagnait sa grand-mère chaque semaine au marché et découvrait sur les étalages ces fruits et ces légumes aux formes insolites et aux couleurs bigarrées, alignés méthodiquement, dont l'arôme sentait si bon le terroir. Il avait l'art de séduire la fruitière avec son sourire charmeur et pouvait ainsi savourer le fruit de son choix, et il ne s'en privait pas.

Jean-Philippe dessinait avec une étonnante sensibilité créative et ses plus belles esquisses, inspirées de son imagination débordante et colorante, décoraient artistement les murs étoilés de sa chambre.

Ses grands-parents et ses parents lui apprenaient l'écriture, la lecture et le calcul. Il était déjà avide de connaissances et de découvertes, il s'étonnait de les voir gribouiller, sur des feuilles immaculées, des lettres et des mots mystérieux ou aligner verticalement des chiffres en déclarant que l'addition était salée et dure à digérer. Il est vrai que la balance des ménages manifestait un équilibre précaire et penchait d'ordinaire du côté des charges.

Marie et Pierre emmenaient souvent leur fils sur les bords de Seine où des espaces de jeux étaient consacrés aux enfants. Jean-Philippe préférait les chevaux de bois et les enfourchait avec agilité, mais déplorait leur indolence. Il était adroit de ses pieds et jouait au ballon avec ses parents. Il s’amusait à leur faire des passes insaisissables et les regardait courir avec un rire moqueur. Puis, il grimpait sur les toboggans et glissait à grands cris en levant les bras au ciel en signe de triomphe.

Le 2 avril, le président Georges Pompidou qui souffrait d’un cancer hématologique, appelé maladie de Waldenström, décédait au cours de son mandat. Il avait présenté ses vœux aux Français trois mois auparavant.

Georges Pompidou était un Auvergnat de haute culture, un politique éminent, âpre au combat, n’admettant aucune compromission avec ce qu’il considérait comme la vérité. C’était un homme d’État et un homme tout simplement avec ses hésitations, ses doutes, ses blessures et ses souffrances.

Sa disparition attrista toute la famille qui reconnaissait, unanimement, que ce président avait hérité de ses origines rurales l’obstination, la prudence, le bon sens et le mépris de l’opulence.

Jean-Philippe s’interrogeait sur les raisons de cette ambiance feutrée et recueillie qui régnait ce jour-là dans la maison. Pierre commença à lui expliquer qu’un grand homme, bon et humain, avait une maladie très grave et qu’il y avait des gens qui guérissaient, mais pas toujours. Son père savait qu’il devait

éviter les expressions comme « s'endormir », « partir » ou « s'en aller » pour expliquer la disparition du Président, mais il se trouvait dans un embarras inextricable pour trouver la phrase simple et juste. Heureusement, Jean-Philippe qui connaissait le sens du mot « bon » mais pas celui du mot « humain » l'interrompit pour qu'il lui définisse cet adjectif.

Pierre, après quelques secondes de réflexion, lui répondit d'une voix mal assurée :

- *« C'est une personne qui est sensible à la pitié, qui fait preuve de tolérance, de compréhension envers les autres, c'est un homme très bon »*

Son fils ne le laissa pas finir sa phrase et s'exclama :

- *« Alors moi, je veux être humain quand je serai grand »*

Pierre sourit, car la curiosité exacerbée de son fils le sauvait d'un naufrage annoncé. Il promit de consacrer ses prochaines lectures à cette problématique de l'éloignement, de l'absence, de la mort, pour savoir comment raconter à son fils que tout commence et finit, apparaît et disparaît un jour.

À la suite du décès de Georges Pompidou, une élection présidentielle anticipée opposa le 19 mai François Mitterrand pour le Parti socialiste et Valéry Giscard d'Estaing pour les Républicains indépendants.

Alice et Georges s'abstinrent, considérant qu'il appartenait désormais aux jeunes d'assumer la responsabilité de leur destin. Marie et Pierre qui appartenaient à la génération fleurie des

« Peace and Love » et avaient combattu la bourgeoisie en 1968 ne pouvaient qu'apporter leurs suffrages à François Mitterrand, bien qu'il n'eût pas le monopole du cœur.

Valéry Giscard d'Estaing, communément surnommé « Giscard » ou « VGE », fut élu d'extrême justesse et, à quarante-huit ans, plaça d'emblée sa présidence sous le signe de la jeunesse et du renouveau, en nommant un Premier ministre de quarante-deux ans, Jacques Chirac.

Marie et Pierre se consolèrent rapidement de la défaite de leur candidat, car dès son ascension à la présidence de la République, Giscard d'Estaing mettait en œuvre d'importantes réformes, avec pour objectif d'adapter la législation à l'évolution des mœurs et des réalités sociales.

La majorité civique, qui était fixée à vingt-et-un ans depuis 1848, fut abaissée à dix-huit ans, l'ORTF (monopole public de la radio et de la télévision) fut démantelé et donna naissance à sept chaînes concurrentes, la loi Neuwirth de 1967, qui autorisait la contraception féminine, fut amendée et permit le remboursement des contraceptifs par la Sécurité sociale, et la loi Veil qui légalisait l'avortement fut adoptée par le Parlement.

En cette année 1974, alors que le téléphone de Claude François pleurait à chaudes larmes et que les mots mouraient dans l'écouteur, les Français quittaient l'hôtel Beau-Rivage de Sainte-Maxime pour Bangkok et découvraient, avec un ravissement extatique, le charme érotique et exotique d'Emmanuelle qui libérait l'art cinématographique de la censure puritaine.

L'année suivante, le gouvernement continua sur sa lancée réformatrice en introduisant le divorce par consentement mutuel, en instaurant le collège unique, dans le but de favoriser un égal accès de tous les enfants à l'enseignement, et en généralisant la mixité dans les écoles.

Malheureusement, le septennat de Valéry Giscard d'Estaing fut marqué par les conséquences des deux chocs pétroliers de 1973 et 1979 qui brisèrent la dynamique des trente années dites « glorieuses » et provoquèrent un ralentissement de la croissance et de la productivité. Le chômage dit « structurel » s'installait en France et le nombre de demandeurs d'emploi grimpait inexorablement.

En raison de sa timidité patente, Jean-Philippe fut placé, à six ans, dans une institution privée à effectif réduit, dirigée de main de maître par une maîtresse austère, où il poursuivit l'apprentissage des fondamentaux de la culture. Il manifestait déjà un tempérament rebelle et contestataire, et frôla à diverses reprises l'expulsion, en dénonçant ce qu'il pensait être injustement arbitraire ou relever d'un abus d'autorité.

Il fut privé de l'enseignement public jusqu'à son entrée au collège, mais pouvait compter sur un excellent niveau scolaire.

